

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

Rue de la Cathédrale n. 34.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT se paie par mois

AMELACH FRANÇAIS.

Dimanche 3. — Bataille d'Hohenlinden (Autriche), par le général Moreau (1800).

MONTÉVIDEO.

decembre 2 1843.

Cet esprit mesquin de partialité, qui va souvent jusqu'au ridicule et presque toujours jusqu'à la plus révoltante injustice en sacrifiant à une sordide ambition les idées humanitaires de la jeune France; a frappé depuis longtemps les hommes impartiaux, qui pour être restés indifférents, n'ont pas abdiqué les sentiments démocratiques innés chez les générations de la France de 92 et de 1830.

Déjà bien des hommes animés du désir aussi généreux que libéral de voir se terminer d'une façon honorable la lutte engagée entre le despotisme le plus prononcé, et la civilisation si vivement désirée; ont recherché quelle déplorable et funeste influence a pu dicter aux agents français une conduite réprouvée par leurs co-nationaux, qu'elle livre aux brutalités d'un tyran qui avant même notre résistance nous avait mis en première ligne sur la liste de proscription.

Le résultat de ces recherches n'a rien prouvé d'honorable pour notre France, que ses ennemis mêmes s'étaient plus à citer pour son désintéressement et son équité. Fort heureusement que pour les hommes intelligents la France n'est pas telle que la représentent ses agents officiels, et que la corruption qui a atteint quelques uns de ses membres n'épargne le reste du corps qui s'appelle encore la grande nation, la nation la plus civilisée entre toutes.

REVIEW.

LA BATAILLE DE NAVARIN.

(Suite.)

A dix heures et demie, trois pavillons s'élevèrent à la corne de la Syrene. C'est le signal du branle-bas de combat; et chacun court à son poste. On ouvre les soutes à poudre, on monte les armes sur le pont, les hunes se garnissent des hommes destinés à la mousqueterie. Sur le pont, les canonniers sont à leurs pièces, et les hommes chargés de la manœuvre pendant l'action se tiennent près des mâts. Le premier chef de la timonerie s'est mis à la barre du gouvernail, et le commandant de vaisseau, monté sur son banc de quart, examine avec calme les mouvements de la flotte.

Dans les batteries on a ouvert les sabords, décapé les canons. Les chefs de pièces et leurs servans sont aux pièces; les bûtes feu ont allumés, les balles à combat

Quel rôle brillant et honorable, la France était appelée à jouer dans le grand acte de l'indépendance du peuple Oriental quels traites d'union et de commerce elle devait conclure avec ce peuple; si mieux représentée, ses agents eussent obéi à un noble sentiment d'équité, et se fussent tenus à la rigueur, dans les bornes d'une stricte neutralité, ne se laissant détourner de leur devoir par aucune considération de famille ou de fortune.

Nous avons trop souvent et trop énergiquement protesté contre les tendances anti-nationales de M. Guizot, pour qu'on puisse nous taxer d'être enclins à l'anglomanie, aussi est-ce le respect sincère que nous professons pour tous les hommes consciencieux qui nous porte aujourd'hui à mettre en parallèle la conduite des agents français en général, et de M. le commodore Purvis en particulier, avec celle de nos agents ministériels et particulièrement celle de M. l'amiral Massieu de Clerval, qui n'a pas toujours su résister aux perfides influences de M. le consul général de France.

La liberté dont nous jouissons dans ce pays nous permet d'exprimer la pensée de la majorité de nos compatriotes qui sont remplis d'indignation, en voyant le fonctionnaire chargé de les protéger, se ranger du parti de l'infâme oppresseur qui tève le pouvoir absolu établi sur des monceaux de cadavres. En effet l'homme le plus indifférent est forcé de s'apitoyer sur le sort de tous ces citoyens soldats, qui souffrent, combattent et meurent, pour une patrie qui n'est pas la leur mais à laquelle ils ont voué toutes leurs sympathies parce qu'elle souffre combat et meurt pour la sainte cause de l'indépendance nationale.

remplies d'eau. Les officiers de batteries, les élèves et le maître canonnier vont successivement à chaque pièce, l'examinant, donnant des ordres, faisant des recommandations, le commis de marine, le magasinier, les cambusiers, sont descendus aux soutes à poudre pour distribuer les cartouches. On a amarré la chaise qui doit descendre les blessés au faux pont; ou le chirurgien-major s'est déjà transporté avec ses aides et les infirmiers. Et la flotte continuait à courir sous une faible voilure.

A midi, suivant l'exemple de l'Asia, monté par l'amiral anglais sir Codrington qui commandait la flotte, comme le plus élevé en grade des trois amiraux, les trois escadres virent de bord. Presque aussitôt la flotte se rangea en ligne de bataille, et forma deux colonnes. Les escadres anglaise et française composaient la première, et l'escadre russe, sous les ordres de l'amiral Heyden, formait la seconde. Et alors tous les navires s'avancèrent silencieusement vers la baie de Navarin; bientôt ils doublèrent la pointe, et chacun put voir la flotte turco-égyptienne embouchée

Pourquoi faut-il que pour être justes nous fassions ici l'éloge de M. le commodore Purvis, quand nous blâmons M. l'amiral Massieu de Clerval? Si les faits étaient moins connus de nos concitoyens nous pourrions enflammer les actes des deux commandants des stations navales française et anglaise, mais ce serait tomber dans des répétitions déjà trop multipliées.

Nous nous bornerons donc à dire que la conduite de M. l'amiral Purvis en faveur de la République Orientale est noble et pure, tandis que celle de M. l'amiral Massieu de Clerval, subissant les influences intéressées de M. le consul, est basse, mesquine et tout à fait indigne de la haute position qu'il occupe, comme de la nation qui l'a appelé à l'honneur de la représenter temporairement sur ces bords.

C'est ainsi que l'Angleterre bloque dans son île par les prohibitions, ouverts ou déguisés qui sont écrites dans les tarifs de l'Europe; se crée des consommateurs au sein des populations du nouveau monde, tandis que la France dont la détresse de sa population laborieuse va chaque jour en augmentant se prive de débouchés avantageux pour ses produits par la criminelle et cupide partialité de ses agents.

Mais la France nationale, qui n'est pas la France ministérielle ne restera pas indifférente aux sacrifices de ses enfants, qui ont arrosé cette terre de leur sang; la France populaire qui reconnaît en nous les continuateurs de sa grande mission d'émancipation universelle nous tendra les bras et applaudira à nos efforts, en même temps qu'elle flétrira les indignes représentants qui par leur oppo-

sition de croissant et en triple ligne dans le contour de la baie. D'un rapide coup d'œil le marin exercé s'aperçut qu'elle avait réuni ses forces principales vers la droite; on entra et il y distinguait cinq grandes frégates, et trois vaisseaux de ligne. Un vaisseau russe, quinze frégates de divers rangs, achevaient de former le croissant, renforcé en seconde et troisième ligne par vingt-sept corvettes et trente bricks; six brûlots étaient placés aux extrémités du croissant, prêts à se jeter sur les vaisseaux des alliés si un combat avait lieu.

Voici qu'il est deux heures: L'Asia, suivi des vaisseaux anglais le Génois et l'Albion et de la frégate anglaise la Dartmouth; le Scipion, précédé de la frégate française la Syrene, ont déjà dépassé les batteries des bords, sans aucun acte d'hostilité de part ni d'autre. Alors ils déboulèrent dans la baie, et l'Asia jeta l'ancre bord à bord de vaisseau de ligne portait le pavillon de Commodore; l'Albion, le Génois et la frégate la Dartmouth presqu'au même en tête de la flotte anglaise.

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

duite partielle autout que anti-socials ont tenté de la faire descendre du piédestal où l'ont placée ses doctrines démocratiques et humanitaires.

FRANCE.

PARIS, 14 août.

DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

LETTER A M. CHAPUIS-MONTLAVILLE.

(Suite.)

Cet homme survient, il arrête le mouvement révolutionnaire précisément au point où il cessait d'être convulsif pour devenir créateur. Il se fait lui-même réaction contre une liberté qui commençait déjà à réagir par elle-même. Il s'arme de tous les repentirs, de tous les remontrances, de toutes les apostrophes qu'une révolution sème toujours sur sa route : il écrase la liberté naissante avec les débris même de tout ce qu'elle a renversé pour éclore; il refait un ancien régime avec des choses et des noms d'hier; il fait rétrograder la presse jusqu'à la censure, la tribune jusqu'au silence, l'égalité jusqu'à une noblesse de plébéiens, la liberté jusqu'aux prisons d'état, la philosophie et l'indépendance des cultes jusqu'à un concordat jusqu'à une religion d'état, instrument de règne, jusqu'à un sacre, jusqu'à l'oppression et la captivité d'un pontife. Il étouffe partout en Europe l'amour et le rayonnement pacifique des idées françaises, pour n'y faire briller que les armes odieuses de la violence et de la conquête. Quel est le résultat final de ce drame à un seul acteur, au lieu de grand drame national et européen que la révolution, réglée et laissée à son propre mouvement, pouvait dérouler pendant ces trente dernières années? Vous le voyez un nom de plus dans l'histoire; mais l'Europe deux fois à Paris, mais les limites de la France resserrées par l'inquiétude ombrageuse de tout l'Occident désaffectionné; mais l'Angleterre réalisant sans rivale la monarchie universelle des mers, et en France même la raison, la liberté et les masses retardées indéfiniment par cet épisode de gloire, et ayant peut-être à marcher plus d'un siècle pour régagner le terrain perdu en un seul jour. Voilà le 18 brumaire vu de ses trois aspects. Ai-je besoin de vous dire le mieux?

Vous pouvez faire la même épreuve sur chaque épisode de la société française; vous retrouverez partout ces trois aspects: l'aspect purement individuel, la gloire; l'aspect exclusivement national, le patriotisme; enfin l'aspect moral, la civilisation. Et, en pressant le sens de chacun de ces événements dans la main d'une logique rigoureuse, vous arriverez partout et toujours à ce résultat que la gloire et le patriotisme même, séparés de la moralité gé-

nérale de l'acte, sont stériles pour la nation et pour le progrès réel du genre humain; et qu'en un mot, il n'y a point de gloire contre l'honneur, point de patriotisme contre l'humanité, point de succès contre la justice.

Quel beau commentaire de la Providence qu'une histoire ainsi écrite à l'usage des masses, et j'ajoute: quel bienfait pour le peuple et quel gage de sa future puissance mis ainsi dans sa main avec un pareil livre! Apprendre au peuple par les faits, par les dénouements, par le sens caché de ces grands drames historiques, où les hommes ne voient que les décorations et les acteurs, mais dont une main invisible combine le plan, lui apprendre, dis-je, à se connaître, à se juger, à se modérer lui-même, le rendra capable de discerner ceux qui le servent de ceux qui l'égarent, ceux qui l'éblouissent de ceux qui l'éclairent; lui mettre la main sur chaque homme, sur chaque grand événement de sa propre histoire et lui dire: Pèse-toi-même; non pas au faux poids de tes passions du jour, de tes préjugés, de tes colères, de ta vanité nationale, de ton étroit patriotisme, mais au poids juste et vrai de la conscience universelle du genre humain et de l'utilité de l'acte pour la civilisation; le convaincre que l'histoire n'est pas un hasard, une mêlée confuse d'hommes et de choses, mais une marche en avant à travers les siècles où chaque nationalité a son poste, son rôle, son action divine assignés; où chaque classe sociale elle-même a son importance relative aux yeux de Dieu; enseigner par là au peuple à se respecter lui-même et à participer, pour ainsi dire, religieusement, avec conscience de ce qu'il fait, à l'accomplissement progressif des grands desseins de la Providence; en un mot, lui créer un sens moral, et exercer ce sens moral sur tous ses régnes, sur tous ses grands hommes et sur lui-même, j'ose dire que c'est là donner au peuple bien plus que l'empire, bien plus que le pouvoir, bien plus que le gouvernement; c'est lui donner la conscience, le jugement et la souveraineté de lui-même; c'est le mettre au dessus de tous les gouvernements; le jour où il sera en effet digne de régner, il régnera, et peu importe alors sous quelle forme et sous quel nom; les gouvernements ne sont, après tout, que le moule où se jette la statue d'un peuple et où elle prend la forme que comporte sa nature plus ou moins perfectionnée. A quoi bon changer vingt fois le moule si vous ne changez pas l'argile? Ce sera toujours de l'argile. C'est le peuple qu'il faut modifier; les gouvernements se modifieront à son usage, car tel peuple, tel gouvernement, soyez en sûr; et quand un peuple se plaint du sien, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un autre. Voilà l'arrêt que Tacite portait déjà de son temps; il est encore vrai de nos jours.

Mais votre tentative pour populariser l'histoire a réveillé en moi une pensée qui dort depuis dix ans dans mon âme, pensée que j'ai présentée à réaliser tour à tour aux grands partis et au gouvernement de mon pays, et qu'ils ont laissé tomber à terre avec indifférence, parce que ce

trée du port. Maître Léonard, monté sur la digne du tribord, souriait malicieusement en voyant le bon poste que le commandant avait choisi.

— Eh bien! maître Léonard, lui dit un jeune pilotin en l'abordant, pensez-vous que le feu commence bientôt?

— Ça m'en a tout l'air, mon garçon; car autrement ce serait vraiment dommage, attendu que notre commandant vient de nous placer de manière à nous donner de la besogne, si ça s'allume... Regarde un peu... juste en travers de deux grandes frégates, et puis la sous le feu de ces polissonnes de batteries, ouisque je vois déjà ces caïmans de Turcs, avec leurs culottes rouges, qui s'apprêtent à mettre la main à la pâte. Mais qu'ils se tiennent calmes; tout à l'heure le Scipion va leur faire voir comment il crache au visage quand il étourne.

— Mais, maître Léonard, voici sur notre flanc gauche trois brûlots dont le voisinage n'a rien de rassurant; car il paraît que l'effet de ces machines incendiaires est terrible.

— Sans doute, mon garçon que c'est terrible, car une fois que ça s'est cramponné à bord tout amfiboyant, c'est comme une poulpe ou une sèche qui vous attrapent la jambe quand vous vous baignez; c'est un miracle si l'on peut l'arracher. Mais laissez les naviguer; nos bouts-hors ferrés sont tout prêts à les recevoir s'ils se présentent.

n'était pas une arme de guerre pour se combattre, mais un instrument d'amélioration et de paix pour façonner la nation; cette pensée, la voici:

Je me suis dit: Notre liberté de la presse, notre gouvernement de discussion et de publicité, notre mouvement industriel, notre enseignement primaire surtout, inusité dans nos quarante mille communes, répandent avec une profusion croissante l'enseignement élémentaire dans les régions inférieures de la population; c'est à dire que tout cela donne la faculté, l'habitude et le besoin de lire à des masses considérables du peuple; mais après leur avoir créé ce besoin, que leur donne-t-on pour le satisfaire? qu'écrirait-on pour eux? Rien. Notre éducation à nous, fils du riche, privilégiés du loisir, se continue sans heurt toute notre jeunesse, et même toute notre vie. Après l'enseignement élémentaire, que nous suçons sur les genoux de notre mère, les collèges nous requièrent, nous passons de la aux grands cours des universités; nous entendons les maîtres célèbres que l'état salarie pour nous dans les capitales; sciences, philosophie, lettres humaines, politique; tout nous est versé à pleines coupes, et si ce n'est pas assez, des bibliothèques inépuisables s'ouvrent pour nous; des revues, des journaux sans nombre, auxquels notre misère nous permet de nous abonner, travaillent pour nous toute la semaine ou toute la nuit, pour venir nourrir notre intelligence chaque matin de la fleur de toutes les connaissances humaines, et provoquer notre esprit à un travail insensible et à une perpétuelle réflexion. A un pareil régime il ne meurt que ce qui ne peut pas vivre, l'incapable ou l'indifférent. La vie est une étude jusqu'à la mort. — Pour les enfants du peuple, au contraire, rien de tout cela. Cependant ils ont leur part de loisir aussi. Les jours de fête et de repos, les veillées d'hiver, les temps de maladie, les heures perdues; il n'y a pas de profession où une part quelconque de la journée ou de la vie ne puisse être consacrée à la lecture. Combien d'heures onives pour vos cinq cent mille soldats dans leurs garnisons, pour vos soixante mille marins sur le pont de leurs navires, quand la mer est belle, le vent régulier; combien pour vos innombrables ouvriers qui se reposent ou se fatiguent d'oisiveté habituellement quarante-huit heures par semaine; combien pour les femmes, les vieillards, les enfants à la maison, les gardiens des troupeaux dans les champs! Et où est la nourriture intellectuelle de toute cette foule? où est ce pain moral et quotidien des masses? Nulle part. Un catéchisme ou des chansons, voilà leur régime. Quelques crimes sinistres racontés en vers atroces, représentés en traits hideux et affichés avec un clou sur les murs de la chaumière ou de la mansarde, voilà leur bibliothèque, leur art, leur musée à eux! Et pour les plus éclairés quelques journaux exclusivement politiques qui se glissent de temps en temps dans l'atelier ou dans le cabaret du voisinage, et qui leur portent leur contre-coup de nos combats parlementaires; quelques noms d'hommes à l'air et

— Maître Léonard! reprit le pilotin impatient, voyez donc! toute la flotte est en place; qu'attend donc l'amiral pour commencer le feu?

— C'est vrai, mille sardes! Oh! alors, garçon ça va pas tarder. — Regarde, voilà une frégate anglaise qui s'approche des brûlots.

— C'est le *Dermouth*; maître Léonard, il vient sans doute pour feire éloigner ces brûlots. Examinez donc, une embarcation s'éloigne de son bord, elle n'est pas qu'il quelques brasses des brûlots. Il y a un officier à son bord, voici qu'il se lève... il les hèle... Mais, sur mon âme, se dirait-on pas que ce scélérat d'Egyptien le couche en joue!... Oh! le brigand, il l'a tué! l'officier vient de tomber.

A peine la détonation du coup de fusil qui venait de tuer l'officier anglais s'est-elle effectivement fait entendre, que le commandant du *Scipion* prenant son immense poste-voix, fait résonner ces mots du haut de son banc de quart:

— Canoniers, à vos pièces!

— Canoniers, à vos pièces répètent dans les batteries les officiers et les élèves.

Et tous les cœurs battent avec force, non de crainte, mais d'enthousiasme belliqueux.

(La suite au prochain numéro.)

— Diable! diable! murmura maître Léonard, que les fonctions de maître d'équipage obligent à se tenir sur le pont, et qui examinait avec sollicitude les manœuvres des navires anglais, tandis que le *Scipion* suivait la *Syrène* de si près que son beaupré effleurait sa poupe, voilà ces coquins d'Anglais qui ont pris les meilleures places. Cependant notre amiral n'est pas manchot, mille noms d'âne garçotte! il faut donc qu'il y ait quelque chose sous cape. S'il a laissé mouiller comme ça les Anglais, c'est que le vent a épergé un bon mouillage que l'Anglais ne s'en doute seulement pas. Il est si malin!... Tiens! tiens!... qu'est-ce que je disais? La voilà qui se remue! Mais où diable va-t-elle se fourrer?... Oh! mille bombes! la belle manœuvre! c'est ça qui s'appelle se jouer d'eux à leur barbe! La voici mouillée juste au milieu des trois légères!... Rien que ça pour son appétit! Oh! la farceuse! Mais j'en suis pas embarrassé d'elle; elle connaît son affaire... Tiens!... il paraît que c'est à notre tour: voici le commandant qui prend son poste-voix. C'est encore un coup de mer qui se se gêne pas, lui; et je suis sûr...

Maître Léonard n'acheva pas sa pensée, forcé qu'il fut de porter subitement à sa bouche son petit sifflet d'argent pour répondre aux commandements ordonnés pour la manœuvre.

Quelques minutes après, le *Scipion* était emporté à l'en-

quelques popularités à dépêcher comme on jette aux chiens des lambeaux à déchirer, voilà leur éducation civique ! Quel peuple voulez-vous qu'il sorte de là ?

(La suite au prochain numéro.)

VARIETES.

PETITE CHRONIQUE.

Le Coiffeur et le Maître d'école.

Une jeune femme de vingt-un ans est assise sur le banc de la police correctionnelle, sous la prévention d'adultère. Près d'elle, est son complice, le sieur Rouillon, âgé de trente-deux ans, frisé, boucé, pompadour comme il convient à sa profession de coiffeur.

Le mari, qui se prétend outragé, se présente à la barre. Il déclare se nommer Benoît-Cyprien-Frédéric Fargis, ancien instituteur primaire, âgé de soixante-deux ans.

Le président.—Vous avez porté une plainte en adultère contre votre femme ?

Le plaignant.—Certainement, et une fameuse.

Le président.—Y persistez-vous ?

Le plaignant.—Je crois bien : Ce n'est pas à la vertu à reculer devant le crime.

Le président.—Nous ne savons pas si votre femme est coupable; mais le fut-elle, vous seriez peut-être bien de lui pardonner : elle est encore bien jeune.

Le plaignant.—Lui pardonner ! ah bien oui !... Je persiste, je persiste, et je persiste... Oh mais !

Le président.—Exposez votre plainte.

Fargis.—La voilà dans toute sa hideuse nudité. Félicité ici présente est ma troisième épouse. La première, plus âgée que moi de cinq ans, est morte du choléra en 1832; la seconde, à peu près de mon âge, a péri en 1839; deux ans après, c'est à dire il y a quinze mois, j'épousai Félicité Baumaine, âgée de dix-neuf ans et demi. Je la prenais de cet âge pour n'avoir pas le désagrément d'un troisième veuvage, ce qui me donnait un air de Barbe-Bleue.

Le président.—Arrivez donc à votre plainte.

Le plaignant.—Je devais entrer dans ces détails; car vous auriez pu me dire : Pourquoi aussi, mon ami Fargis, ayant soixante-deux ans vienne la Sainte-Victoire, n'avez-vous été convoqué avec une jeune épouse ? Tu ne connais donc pas ce proverbe : « Il faut des époux assortis ? »

Le président.—Encore une fois, venez-en au fait; nous n'avons pas le temps d'écouter toutes vos divagations.

Le plaignant.—M'y voici diamétralement... Donc, depuis quinze mois, je dormais du sommeil du juste, plein de confiance dans le mariage, quand je reçus une lettre anonyme, non signée. Je puis vous la redire, cette lettre car je l'ai bien relue cinq cents fois... Qu'est ce que je dis, cinq cents fois... Ah ! voici ce qu'elle disait :

« Vous êtes un fier imbécile... »

— Je vous demande bien pardon, ce sont les propres expressions.

— Vous êtes un fier imbécile; si vous n'y voyez goutte, mettez vos lunettes...

— Ceci n'a pas le sens commun, vu que voilà vingt ans que j'en porte, des lunettes.

— Mettez vos lunettes. Comment ne vous apercevez-vous pas que votre perruquier, non content de vous faire la barbe, vous fait encore la queue ?

Telle est la plaisanterie de mauvaise compagnie qui terminait cette lettre infame. Il y avait de quoi trissonner des pieds à la tête; c'est ce que je fis, je frissonnai des pieds à la tête, puis je me dis qu'il ne fallait pas croire aux lettres anonymes. Cependant je surveillai mon épouse et son complice, et je remarquai entre eux des signes non équivoques d'intelligence. Pour m'assurer du fait, je dis un jour à ma femme, en disant, qu'on m'avait fait cadeau d'un billet de parterre pour le théâtre de la Porte Saint-Martin; je sortis bien vite, et j'allai dire à un commissionnaire que je connais de surveiller M. Rouillon, et s'il allait chez lui, de venir m'en avertir dans un café où j'allai m'asseoir. J'y restai jusqu'à onze heures et demie à boire de l'eau sucrée, personne ne vint. Je rentrai chez moi un peu calmé.

Cependant je voulais renouveler l'épreuve, et je dis à mon épouse que j'allais à un stage d'arbitrage, pour

un procès que j'ai perdu depuis. Mon commissionnaire fut encore prévenu, et je restai inutilement quatre heures au café à m'inonder de verres d'eau sucré, je voulais conserver mon sang froid... Rien encore, et je retournai joyeux à la maison. Cependant je voulais tenter une troisième épreuve. Pour cela, je dis à mon épouse que j'étais invité à dîner chez mon ami Blancherau, et que j'irais auparavant voir les singes au Jardin-du-Roi. Je partis à deux heures. Vers quatre heures et demie, mon commissionnaire accourut à mon café me prévenir que M. Rouillon était chez moi. Je m'élançai, sans même payer les cinq verres d'eau sucrée que j'avais consommés... J'arrive, j'ouvre la porte très doucement, j'entre, je pénètre dans ma chambre à coucher, et là, je vois M. Rouillon sans habit, sans gilet. Aussitôt j'ouvre la fenêtre, je jette l'habit et le gilet du misérable dans la cour; pour qu'il ne puisse pas s'en couvrir, et j'appelle à grands cris le portier; des voisins accourent, et je leur narre toute la chose comme je viens d'avoir l'honneur de vous la détailler.

Le président.—Femme Fargis, vous venez d'entendre la déclaration de votre mari... Qu'avez-vous à répondre ?

La femme Fargis.—Mon mari est jaloux comme un Turc; il est toujours à me tourmenter de ses soupçons... Tout ce qu'il dit est faux. M'ennuyant toute seule, je voulais aller dîner chez une de mes amies, et j'avais envoyé chercher M. Rouillon pour me coiffer... Voilà pour quoi il était chez moi.

Le sieur Rouillon fait la même réponse. Comme il fait très chaud, ajoute-t-il, j'avais demandé à madame la permission d'oter mon habit, voilà pourquoi j'étais dans l'état où M. m'a vu.

Fargis.—Et le gilet, suborneur, et le gilet ?

Rouillon.—Il paraît que j'avais oté aussi mon gilet... Qu'est ce que cela prouve ?

Le président.—Je dois vous faire remarquer que vous n'avez rien apporté de ce qu'il fallait pour coiffer la femme Fargis.

Rouillon.—Je savais que madame avait chez elle tout ce qui était nécessaire.

Le tribunal, sans même vouloir entendre Me. Théodore Perrin, défenseur des prévenus, les renvoie de la plainte attendu que les faits ne sont pas établis, et condamne le mari aux dépens.

Fargis.—Je reste confondu ! Toute morale est anéantie ! J'en rappelle !

— On lit dans la Gazette des Tribunaux :

« Une scène des plus scandaleuses s'était passée vendredi dernier à la promenade de Longchamp. Une jeune et élégante amazone, montant un cheval d'un grand prix, trônait depuis quelques instans à la portière d'une calèche où trônait une célébrité dramatique en expectative qui, en attendant qu'une de nos premières scènes puisse l'accueillir, fait fureur dans des soirées et jouit d'une réputation de talent.

« Un jeune lion à moustaches noires était assis à côté de la jolie dame dans la calèche, et le geste avec lequel il avait dirigé à diverses reprises son longnon vers l'amazone d'un air d'impudente curiosité témoignait de son étonnement et peut être de son inquiétude. L'actrice pâlisait sous son rouge; la belle amazone avait au contraire le teint animé, le regard ardent. Tout à coup la cravache qu'elle tenait à la main siffla dans l'air, et de deux coups vigoureux elle sillonna le visage de l'actrice et du cavalier qui l'accompagnait. Puis, en même temps, l'intrépide amazone jeta sa carte dans la voiture et disparut au galop.

« Ce n'était là que la première scène de l'aventure; la seconde se passa lundi dans le taillis qui sépare le bois de Romainville de la commune de Pantin. Deux femmes, arrivées chacune dans un cabriolet de régie sur ce lieu, avaient cette courte explication :

— J'ai le choix des armes, disait celle des deux dames qui avait été frappée, et j'espère que vous ne vous souciez pas plus que moi d'avoir des témoins pour ce qui va se passer.

— Non, princesse, répondit l'autre dame avec dédain; je suis entièrement à vos ordres. Vous m'avez enlevé un ami auquel je tenais à plus d'un titre, et je n'ai pas voulu qu'il vous restât sans l'accompagnement touchant que vous savez.

— C'est-à-dire les coups de cravache.

— Mon Dieu, je voulais vous épargner le mot propre.

— Oh ! ne vous gênez pas, ma chère; je vous jure qu'avant deux minutes ce mot ne vous produira pas plus d'impression qu'à moi.

« Et, tirant des plis de sa robe une cravache à tête plombée, l'actrice tomba aussitôt à bras raccourci sur la provocatrice, qui bientôt, meurtrie, sanglante, appela au secours.

« Le garde du bois, le sieur Desis, arriva heureusement à temps pour empêcher que les représailles devinssent trop graves. Les deux dames toutefois furent conduites devant le maire par intermédiaire de la commune, qui eut assez peu de courtoisie pour les faire conduire à Paris.

« L'affaire, dit-on, se suit dans l'intérêt de la vindicte publique. Nous dirons quel sera le dénouement si le tribunal correctionnel en est le théâtre. »

MOVIMIENTO DE LA POBLACION.

Individuos que solicitan pasaportes.

1.ª Publicacion.

Dia 1.

D.ª Rosa Maria, D.ª Justa Villalbe, una sirvienta (libre) y un liberto de diez años de nombre Cirilo, gratis de O. S. Buenos Ayres.

Precedidos :

D. Henrique Hall, Maldonado.

LISTE des Français pour lesquels le Conseil Général de France a l'honneur de demander à S. E. M. le Ministre Secrétaire d'Etat au Département des Relations Extérieures des Passaports Gratuits pour se rendre à Buenos Ayres et Uio Granda, vu leur état d'indigence :

Buenos Ayres :

Alder-Martin Bastanchoury Jean sa femme et un enfant, Bastanchoury Cadet, Landabero Jean, Arancet Arnaud, Pucholo Marguerite, Duruty Manuel, Despos Pierre, Alsualde Marie et ses fils, Alondres Michel Sauvour, Ardoqui Jean, Ardoqui Antoine, Irigoyen Jean sa femme et 2 enfants, Bourges Jean, Jaimes Jean, Bidart Michel, Etcheverry Louis, Alferis Pierre, Bequiristin Joseph Marie, Recalde Pierre, Becotchea Santiago, Sonda Jean Baptiste, Etchegaray Guillaume, Barnetche Jacques, Arborit Jean, Organbide Marie, Separat Sauvour, Boudet Jean, Etcheverry François et un enfant, Dampolin Bernard, Lahat André, Eichebarne Pierre, Lameur Pierre et sa femme, Erransoupe Renaud sa femme et un enfant, Ondicola Jean, Harriague Joseph, Separat Dominique, Lexague Baptiste, Larretape Jean, Landatagui Jean sa femme et un enfant, Etchevert Jean, Ansorena Maria, Erransoupe Pierre, Uegardoy Dominique, Fages Jean François, Navarret Pierre et sa femme, Arriet Jean sa femme et un enfant, Arambour Baptiste, Bidart Michel, Bolivarre Joseph, Iturbide Pierre, Anzola Jean, Tallama Sauvour, Miramonave Jean, Paperan Maria, Etchevert Jean Pierre, Chateaufort Pierre.

Rio Grande :

Tambour Bazile, Elisetche Dominique, Urruty Arnaud, Soulé Dominique, Lecisqueberry Bernard, Arcondo Philippe, Goyeneche Gregoire et sa femme, Ubalde Jean, Cardinal Jean, Siamber Pierre, Gaia Jaimes, Etcheverry Michel.

2.ª publicacion.

Dia 30.

D. Estevan Anzengo gratis por orden superior. Buenos Ayres. Estevan Basso id. id. Jose Dapay y Juan Bautista Arrata id. id. Nicolas Bianchi id. id. Felipe Rossi id. id. Jose Gavarenta id. id. Juan Bautista Casella id. id. Vicente Rodriguez de Wetina, con dos hijos tres niñas y una sirvienta. id. Pablo Costa, gratis por orden superior. id. Juan Vertino, id. id. Domingo Martino y Lorenzo Acasu id. id. Juan Zocino, José Fernando y Antonio Paz, gratis per orden superior. id. Agustin Cegole id. id.

LE PATROTE FRANCAIS.

Angel Ertiza, José Cacia, Gerónimo T. Navarrete, con un hijo y Santiago Ciribarión id. Rio Grande.
 Pedro Grito, Marcos Perote, Luis Cortino, Francisco Driño, Nicolás Taiseli y Juan Perone id. id.
 Agustín Venti, Domingo Perón, Pedro Garbano, Basilio, Antonio Trancozo y Tomas Tassano id. id.
 Luis Vésion id. id.
 Juan Etcheberry id. id.
 Roberto Atencioch id. Buenos Ayres.
 Juan Dominiquo Costa id. id.
 Jaidoro Mahista id. id.
 Santiago Muzina id. id.
 Juan Bidart, R. Jassiro.
 Miguel plane, Buenos Ayres.
 Francisco Malisan id.

MOUVEMENT DU PORT.

Entré de 2.

Malvinas en 11 jours, goelette anglaise Principe Royal, à l'ordre en lest.

Buenos-Ayres, brick français Tesere, suit pour le Havre.

Une barque américaine et une barque de l'est.

REMATE.

POR P. VAZQUEZ.

Desfectos de tienda sanos y averiados.

En su casa calle de Misiones numero 117 el martes 5 del presente, por conclusion de cuentas, se han de vender precisamente a la oferta mas alta, porcion de efectos de tienda propios de la tienda, cuyo portemont se dará por los carteles de costumbre.

AVIS DIVERS

Acta. en Comercio.

A louer dans le centre de la ville une chambre et un beau magasin. S'adresser pour plus amples renseignements au bureau du Patriote.

ALMANACH

De la République Orientale de l'Uruguay.

Qui se publie depuis vingt ans à l'imprimerie de la Charité, vient de paraître à la même imprimerie pour l'année 1844.

Contenant les jours de la lune, le lever et le coucher du soleil; une infinité d'époques mémorables tant générales que particulières de l'Etat, la liste nominative des personnes qui forment le pouvoir, législatif, exécutif et judiciaire et autres choses et employés du corps diplomatique et des agents étrangers près la République; une nomenclature de l'âge des monarques et des fêtes nationales des puissances qui ont des relations avec la République; la nouvelle nomenclature des rues par ordre alphabétique, et toutes les autres matières de coutume.

Se trouve en vente à l'imprimerie de la Charité et à la librairie de D. Pablo Domenech.

EL ALMANAQUE

de la

REPÚBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY.

Que hace veinte años se publica por la imprenta de la Charité, acaba de darse a luz por la misma imprenta para el prezimo

Año de 1844.

Contiene el plan de mar y de luna, y la salida y entrada del sol; infinitas épocas memorables, así generales como particulares del Estado; la relación nominal de las personas que integran los poderes Legislativo, Ejecutivo y Judicial, de los demás jefes de oficinas, del cuerpo Diplomático y de los agentes extranjeros en la república. Una lista de los días y años de los Monarcas y festividades nacionales de las potencias con quienes hemos celebrado relaciones en nuestra república. La nueva nomenclatura

de las calles por orden alfabético y todas las demás materias acostumbradas.

Se halla de venta en la Imprenta de la Caridad y en la Librería de D. Pablo Domenech.

AU PAVILLON FRANCAIS.

Rue de Sarandi, (autrefois St Charles), n. 309 et 311, vis à vis l'Etat-Major de de la Légion, on trouvera vins rouges de Bordeaux très bons à 4 vingteins, idem blanc à real, vieux rhum à real la cuarte. Les vins en caiseo et en bouteille et les liqueurs de toute classe, sont au prix le plus modere, ainsi que toute espece de comestibles.

Le café moulu est à 3 reaux la livre, et le cru à real et demi, le sel à 30 reis la livre.

On vient de recevoir de France et du Brésil, une forte partie de tabac à priser de premiere qualité, on le vend en gros et en détail ainsi que cigares Havane et autres et un bel assortiment de pipes de meilleur gout.

On y trouve aussi des ouvrages français choisis, tels que grammaire Chapsal, fables de LaFontaine, idem de Florian, géographie de Lefort, Bossy et Ansart et une collection de cartes géographiques, dictionnaires français espagnol et espagnol français.

AVIS.

On demande un sous-maitre dans l'Institution de M. L'abbé Paul, rue du 25 Mai n. 342.

AVIS.

Messieurs les créanciers de feu Marc Grosin Dubois, rue du 25 mai, n. 174 et 176, sont invités à remettre leurs comptes audit domicil le dans le plus bref delai possible.

AVIS.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue Ituzingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nante, à des prix très moderes.

AVIS.

A VENDRE.

Un magasin de tailleur situé rue del Rincón maison de Larraud.

Ce magasin très bien placé contient tout ce qui est nécessaire pour bien exercer cet état avec un armaron et environ 1500 piastres de marchandises. Ceux qui désireraient en faire l'acquisition et en prendre connaissance se rendront chez M. Cipriano qui occupe cet établissement dans ce moment.

Les créanciers de la maison Ruffet qui ont été reconnus par la société sont prévenus qu'ils aient à se rendre jeudi 16 courant dans cet établissement pour procéder à la vente du dit magasin.

Les dit créanciers qui ne s'y rendraient pas perdraient leurs recours.

AVIS.

On désire trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. des personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au collège français de Mme Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San-Diego.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur famille, sur le sort des nommés François Soubsui, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans,

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" ou des communications importantes soit déposées pour les intéressés.

AVIS.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de resto dans l'Institution de M. l'abbé Paul, rue du 25 mai n. 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodésie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Ouvrages complets de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers, Cartes géographiques séparées, Automáticas, Gramática de Chantreaux.

AVIS.

POUR MARSEILLE.

Le brick français Barts in son capitaine Gino, partira à l'importe comment sera son chargement du 10 au 15 décembre. Les personnes qui ont des marchandises à embarquer, peuvent pour mieux compter sur cette prochaine date, recevoir par écrit, l'engagement du Capitaine.

Pour d'autres renseignements s'adresser à monsieur R. de Langas rue de las Piedras n. 26.

AVIS.

Le magasin de modes, si achalandé, de feu Mme Grosin Dubois, rue du 25 Mai, n. 174 et 176, étant à vendre les personnes à qui il pourrait convenir en faire l'acquisition, sont invitées à dresser leurs propositions à M. Michoud l'un des commissaires provisoires, rue de Zela, n. 65, avant lundi prochain 13 du courant.

AVIS.

Les passagers arrivés en Janvier 1841 pour compte de Jean Pierre Jureguiberry dit Joujou à bord du navire ALFREDO capitaine Dubertrand et qui ont des cautions en France sont invités à passer à la maison Garat dit Etchehoury rue de la Convention pour payer le montant de leur passage, dans le delai de 10 jours, à défaut de comparution, ils sont prévenus que les titres vont être renvoyés en France pour poursuivre les cautions.

Juan Pierre Bich.

Mandatario general dudit J. P. Jureguiberry.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du depart pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes freres, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du consulat general de France, qui a été investi de tous pouvoirs à cet effet.

Le Gérant, Jb. REYNAUD.

Impremie Constitucional, Rue de las Cámaras No 26